

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la France urbaine, sous la direction de Georges Duby, t. I, *La ville antique des origines au IX^e siècle*, par Paul-Albert Février, Michel Fixot, Christian Goudineau et Venceslas Kruta, Paris, édit. du Seuil (collection « L'Univers historique »), 1980, 605 p.

Il est inutile de présenter longuement l'ensemble de cette *Histoire de la France urbaine* (dont les deux premiers volumes, couvrant la période des origines à la Renaissance, ont été publiés à la fin de 1980, au risque d'être confondus avec les livres d'étrennes — les *coffee table books* des Anglo-Saxons —, tandis que les trois tomes suivants doivent sortir des presses en 1981) : elle a bénéficié d'une large publicité de bon aloi, et les nombreux lecteurs qui ont fait naguère le succès de l'*Histoire de la France rurale* — qui est vite devenue un classique — devraient accorder la même faveur à cette série, qui se veut comme le pendant et le complément de la précédente, ainsi que le souligne G. Duby dans la préface générale de l'ouvrage ; mais le tome premier devrait tout particulièrement intéresser les fidèles de *Provence historique*, non seulement parce qu'il fait la part belle aux villes de Provence — le sujet s'y prêtait —, mais aussi parce que trois des quatre spécialistes qui l'ont rédigé, P.-A. Février, M. Fixot et Chr. Goudineau, enseignent à l'Université de Provence : ce sera l'occasion pour beaucoup — car cet ouvrage est appelé à une large diffusion — d'apprécier, à travers la variété de leurs contributions, la qualité de l'enseignement qui est dispensé dans cette vieille maison.

*

* *

Il reste qu'il est malaisé de rendre compte de ce premier volume, et l'avant-propos de Chr. Goudineau, *Sources et problèmes*, p. 43-68, laisse deviner les raisons de l'embarras du recenseur : l'auteur souligne bien la difficulté d'écrire une histoire urbaine, tant sont grandes les lacunes de la documentation littéraire, épigraphique, artistique et même archéologique (que d'occasions manquées pour l'archéologie des villes : voir en particulier les spectaculaires illustrations des p. 60-61, qui montrent le saccage de sites importants dans des villes, comme Avignon, pourtant soucieuses de leur « image culturelle » !), et cette pauvreté des sources conduit les auteurs à une approche mesurée de leur sujet ; point d'a priori méthodologique, en effet, ni de synthèse simplificatrice, mais une série de notations précises qui, juxtaposées, composent peu à peu le tableau qu'ils entendent dresser. Dans ces conditions, une critique minutieuse dépasserait les limites d'un simple compte rendu, et il n'est même pas sûr qu'on ne trahisse pas les intentions des rédacteurs quand, pour faire bref, on doit résumer leurs thèses, comme je voudrais le faire ici, non sans avoir auparavant donné une impression d'ensemble de l'ouvrage.

Il faut dire en effet que c'est un plaisir de lire ce livre à la typographie aérée, où l'abondante illustration (près de 450 fig.) se combine heureusement avec le texte, dont elle est le complément direct : point d'effets gratuits dans le choix des images (ce qui n'exclut pas que certains clichés joignent à leur valeur d'exemple une réelle qualité artistique, ainsi p. 236), mais un harmonieux mélange de documents, de schémas, de restitutions, et surtout de cartes : les auteurs ont notamment réuni, p. 248-255, un dossier de plans de villes, tous réduits à même échelle, qui constitue un précieux instrument de travail et — il faut le dire — une véritable nouveauté.

Ces qualités font regretter quelques négligences : j'ai noté, entre autres, l'échelle erronée du plan d'Arles sur la fig. 169, l'absence de fig. 398, annoncée dans le texte, p. 477, l'intervention des légendes des fig. 409 et 410, ou encore le déplacement d'un intertitre, p. 316, qui rend difficilement compréhensible l'exposé sur le droit de cité, — autant d'erreurs vénielles que je signale ici, en espérant qu'une seconde édition (que connaîtra certainement l'ouvrage) pourra y remédier : ce serait d'autant plus utile que, si « ce livre ne fut pas écrit avec indifférence » (p. 68), il requiert d'être lu avec attention... ce qui ne veut pas dire qu'il soit d'un accès malaisé : l'exposé est clair et alertement conduit, et un glossaire, une bibliographie substantielle et un index, p. 566-601, rendront service aussi bien à l'« honnête homme » qu'à l'étudiant, ou même au chercheur.

*
* *

La première partie du livre, p. 71-137, est consacrée au *Réseau urbain*, et ce n'est pas l'un des moindres mérites de l'ouvrage que de commencer, avant l'étude des villes elles-mêmes, par ce chapitre où, tour à tour, Chr. Goudineau, P.-A. Février et M. Fixot dessinent la carte urbaine de la France : le réseau — ainsi l'ont voulu la curiosité des auteurs antiques, et peut-être aussi la nature des choses —, est d'abord limité à la Gaule méridionale, puis il s'étend progressivement à l'ensemble du pays dès l'époque augustéenne ; malgré quelques disparitions, il apparaît plus étoffé encore au Bas-Empire, avec l'émergence de nouvelles cités et d'agglomérations intercalaires ; au Haut Moyen Age enfin, juste retour des choses, le centre de gravité est déplacé vers le nord. Ce chapitre est surtout l'occasion, pour chaque auteur, de souligner la permanence de ce réseau, dont l'ossature a traversé les crises, fût-ce au prix d'échecs ponctuels, ou de retouches à l'image de la ville que se faisaient les contemporains : « siège de l'autorité par rapport à un territoire étendu pouvant comprendre d'autres agglomérations », ainsi que la définit, p. 67, Chr. Goudineau au terme d'une analyse de l'*urbis* telle que la voient les hommes de l'antiquité classique, la *civitas* au VI^e siècle est pour P.-A. Février, qui glose ici Grégoire de Tours, « une décision impériale, un mur, un terroir fertile » (p. 109), tandis qu'au VIII^e siècle, Isidore de Séville — comme le rappelle M. Fixot, p. 134 — fait de la *dignitas* la qualité essentielle de toute ville véritable. Il y a plus qu'un déplacement d'accent entre ces trois conceptions (encore que le glissement soit plus sensible de Grégoire à Isidore que de l'époque augustéenne à Grégoire), et ces trois notations sont, dès l'ouverture, comme le *leitmotiv* des thèmes développés ensuite dans le cours de l'ouvrage.

Le titre de la deuxième partie, p. 139-231, *Les antécédents : y a-t-il une ville protohistorique ?*, souligne bien qu'elle constitue, très largement, un retour en arrière par rapport au premier exposé, parce que beaucoup de sites qui y sont étudiés

n'apparaissent pas dans les auteurs anciens, et qu'il est incertain de savoir s'il s'agit bien de villes. Chr. Goudineau présente d'abord les *oppida* de la Gaule méridionale, soulignant ce que peut avoir d'arbitraire et d'infondé l'appellation classique de « civilisation des *oppida* » (p. 152), et réduisant à juste titre, p. 184, à un simple *stimulus* le rôle de Marseille dans le développement du réseau des agglomérations provençales ; V. Kruta traite ensuite des *oppida* de la Gaule intérieure, beaucoup plus vastes (par leur étendue comme par le territoire qu'ils dominent) et fruits d'une histoire complexe, — car c'est bien à l'histoire qu'il appartient d'expliquer les différences marquées qui se rencontrent entre Gaule méridionale et Gaule du nord (p. 230), même s'il ne peut être question, ici et là, que de « proto-urbanisation » (p. 231).

La troisième partie, due à Chr. Goudineau, *Les villes de la paix romaine*, p. 235-390, est, de loin, la plus volumineuse. Ce serait une gageure de vouloir la résumer, et je soulignerai seulement que l'auteur a réussi le double pari de montrer et d'expliquer la ville. La montrer : en soixante-dix pages, sous l'intertitre *Le paysage urbain*, le lecteur trouvera les renseignements qu'il attend sur la taille des cités, leur organisation, leur décor monumental, etc., au fil d'un exposé qui a fui les chemins rebattus des ouvrages classiques sur la civilisation romaine (noter, par exemple, l'importance attachée aux rues, p. 270, quand l'on s'accorde souvent, au contraire, à louer places et monuments, ou encore la présentation démystificatrice des décors peints ou des mosaïques, orgueils des musées locaux, réduits ici, p. 301 au rôle de pavements stéréotypés, voire de simples papiers peints). Dans la seconde sous-partie, *Fonctions, société, valeurs*, le rôle politique, économique et idéologique de cet instrument de romanisation qu'est la ville est bien mis en valeur, et, au terme de l'analyse, les notables — qui servent la ville autant qu'ils se servent d'elle — apparaissent, autant que leurs concitoyens moins fortunés, comme les bénéficiaires d'un système urbain « de consommation » (p. 381), qui repose sur l'exploitation des campagnes, victimes (ou, parfois, marginalement bénéficiaires) de leur situation dominée (p. 385). L'auteur a raison de conclure ce chapitre, p. 386-390, en montrant que, si importantes qu'elles aient été pour l'avenir du pays, les villes de la Gaule romaine sont cependant peu de choses aux yeux des contemporains : vues de Rome, Vienne ou même Lyon sont « le bout du monde », et c'est une bonne idée que d'avoir essayé de fonder en raison cette appréciation d'humeur, bien que les critères retenus pour essayer d'évaluer l'importance des villes gauloises et de les classer (cf. la carte 325, p. 387) soient trop rapidement présentés pour que la démonstration emporte totalement l'adhésion.

L'épigraphie de la quatrième partie, *Vetera et nova — le poids du passé, les germes de l'avenir : III^e-VII^e siècles*, par la référence explicite au texte évangélique, indique bien que P.-A. Février entend y traiter, en une centaine de pages (p. 393-493), des transformations apportées à la ville par le christianisme, et, de fait, le cœur du chapitre, p. 423-450, est consacré à l'étude des constructions religieuses, — cathédrales, baptistères et leurs dépendances, mais aussi monastères et basiliques cémétérielles — qui remodelent le visage de la cité et de ses abords et pèsent à terme sur son évolution jusqu'à la fin du Moyen Age au moins ; mais l'exposé ne se limite pas à cet apport, et dose habilement les signes de continuité de l'histoire urbaine (par exemple, dans l'étude des fortifications tardives, p. 392-422, qui fait largement justice du mythe des « enceintes réduites » de la basse-antiquité qu'ont popularisés les manuels), et ceux d'une lente évolution, favorisée notamment par les épidémies et les

guerres qui consacrent la fin de la paix romaine (p. 461-466), et qui se marque par une vogue, plus forte peut-être qu'auparavant, du *secessus* temporaire des élites urbaines dans leurs riches villas campagnardes, « signe d'une dualité du vécu » (p. 471-472), ou encore par des mutations culturelles qui, non sans retours ou hésitations (voir la fine analyse de l'attitude des moniales de Poitiers, p. 483), annoncent, sous le feu brillant de la civilisation classique finissante, l'émergence de la culture ecclésiastique du Moyen Age.

Il appartient à M. Fixot, dans la dernière partie, *Une image idéale, une réalité difficile, les villes du VII^e au IX^e siècle*, p. 495-563, d'analyser cette évolution. Il le fait avec finesse, sans passer sous silence les transformations profondes du haut Moyen Age, que la vulgate scientifique a accoutumé d'analyser en termes de déclin (disparition des curiales, ruralisation du pouvoir comtal et royal, etc.), mais en soulignant l'importance que garde la ville, qui reste — significativement — enjeu du pouvoir, politique et économique, et qui résiste, mieux qu'on ne l'a dit, au choc des invasions normandes ou des pillages sarrasins : si le silence des sources ne permet guère de connaître la Gaule méridionale, au moins la Gaule du nord manifeste-t-elle une réelle vitalité. Mais l'accent est mis surtout (et ce n'est pas le moindre mérite de ce chapitre) sur ce que la ville garde alors, malgré tout, de *dignitas*, — pour parler comme Isidore de Séville : cathédrales et monastères adoptent pour leur architecture la syntaxe du décor urbain, d'ailleurs représenté à l'envi dans les ateliers des *scriptoria*, et, au terme d'une analyse serrée des enluminures, l'auteur peut conclure, p. 562, qu'« à une époque où la campagne tend à acquérir une signification politique propre, la ville reste proposée, à titre de modèle terrestre et céleste, par le monde savant et une classe dominante menacée ».



J'ai choisi de terminer par cette citation le résumé, forcément partiel, des thèses contenues dans un livre aussi riche, parce qu'elle illustre bien les thèmes de permanence et de continuité qui dominent les exposés de chaque auteur. Le lecteur attentif ne peut qu'être convaincu, en effet, qu'en dépit des transformations qui ont marqué le millénaire d'histoire couvert par cet ouvrage, c'est bien le même modèle urbain qui s'est sans cesse maintenu, et, en fermant le livre, il doit abandonner les idées d'apogée — romain —, puis de déclin — mérovingien — de la civilisation urbaine antique qu'ont pu lui laisser ses souvenirs scolaires, voire universitaires. Je crains seulement — et c'est par ce regret que je terminerai — que le lecteur pressé (il en existe aussi) ne retire pas la même impression d'une consultation rapide de l'ouvrage.

A cela, deux raisons au moins, dont la première tient à l'architecture de ce tome premier. En dépit des précautions oratoires, la part qui y est faite aux villes de la paix romaine pèse d'un poids trop lourd par rapport aux autres exposés : l'abondance — et surtout la nature — de la documentation ont conduit à focaliser dans cette partie centrale bien des éléments qui auraient pu, ou dû, trouver place ailleurs. J'en prends un exemple dans l'iconographie : le chapitre 3 se clôt, p. 391, par une illustration de la ville d'Arles, et ce choix est assurément légitime, puisqu'il des monuments qu'on y voit, arènes et théâtre, sont bien du Haut-Empire, mais que peuvent peser ensuite, face à l'évidence de cette forte image, les développements de P.-A. Février montrant que l'*acmé* d'Arles est à placer sous Constantin, voire sous l'évêque de Césaire ? Et

il en va de même pour l'ensemble de l'exposé de ce chapitre central : avoir rassemblé à cet endroit tout ce que l'on sait du décor de la ville et de ses fonctions conduit ensuite les autres auteurs à ne présenter leur propre contribution que comme des retouches ou des ajouts à ce tableau majeur, et le lecteur est tenu de se rappeler les développements précédents s'il veut mesurer le poids et l'importance de la ville dans des temps plus tardifs. N'aurait-il pas mieux valu, comme cela fut fait pour le réseau, tenter de présenter en diachronie le rôle et le visage de la ville, quitte à développer séparément ensuite ce qui appartient en propre à chaque période ?

L'entreprise était sans doute difficile, et, eût-elle été tentée qu'il est douteux que le résultat eût été pleinement satisfaisant, car l'équilibre de la collection a conduit à marquer une forte césure au IX^e siècle, sur lequel se clôt le tome premier (alors que le premier volume de l'*Histoire de la France rurale* conduisait le lecteur jusqu'en 1340) : l'abondance des matières explique ce choix, sans doute inévitable, qui aboutit pourtant à faire de la ville de la basse-antiquité et du haut Moyen Age comme la *coda* médiocre d'une fugue prestigieuse, et non le relais et le vecteur d'une histoire urbaine en devenir. Pour bien comprendre cette continuité, je ne puis qu'encourager le lecteur à ouvrir, après ce tome premier, qui constitue — j'espère l'avoir montré — un maître livre, le deuxième volume, consacré au Moyen Age, dont il ne m'appartient pas de dire les qualités : *sutor, ne supra crepidam...*

Jean GUYON.

François-Xavier EMMANUELLI, *Histoire de la Provence*, Hachette littérature. Paris, 1980. 6 cartes et graphiques. 18 photographies.

Il y a deux sortes d'histoires de la Provence. Les unes sont la juxtaposition de chapitres écrits par différents auteurs : celle publiée dans les tomes 2 et 3 de l'Encyclopédie des Bouches-du-Rhône, celle de la collection « Que sais-je ? » ou encore celle dirigée par Edouard Baratier et éditée par Privat dans la collection « Univers de la France ». Les autres sont des œuvres personnelles écrites par un seul historien : celle de Nostradamus, de Gaufridi, de Bouche, de Papon ou plus près de nous de Raoul Busquet. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'histoire de la Provence de François-Xavier Emmanuelli. De la préhistoire aux élections législatives de 1978, tout seul ou presque, il présente l'histoire des hommes qui ont vécu dans l'espace compris entre le Rhône, les Alpes, la mer et les hautes terres qui séparent le Comtat du Dauphiné.

Il a confié à Claude Mauron la rédaction des passages consacrés à la langue et à la littérature, celui-ci a rédigé d'excellentes pages rappelant cette vérité parfois méconnue : « ... la Provence n'est pas la terre d'élection des troubadours... » (p. 130) ; décrivant le réveil provençal du XVIII^e siècle : « ... la langue se porte bien en cette fin du XVIII^e siècle... » (p. 204), « ... la grande littérature provençale, tout bien pesé, commence là... » (p. 205), mettant en lumière le rôle considérable de Mistral, renvoyant dos à dos Félibrige et Occitanisme « ... la Provence... a toujours laissé accaparer le devant de la scène, dans la défense de son expression propre, par des mouvements à grand spectacle et d'un irréalisme chronique. Les deux principaux, le Félibrige et l'Occitanisme, ont en effet suivi la même affligente trajectoire, partant d'une revendication spontanée, généreuse, sympathique et s'enlisant très vite dans des folklores assez similaires... » (p. 318), donnant leur juste place aux écrivains de langue provençale d'aujourd'hui. Sur ce point, cette nouvelle

histoire de la Provence est très précieuse, la langue et la littérature étant souvent négligée par les historiens.

Le second mérite de ce livre est d'avoir tenu compte des recherches historiques les plus récentes et ainsi d'en faire connaître les résultats les plus importants aux lecteurs. L'auteur connaît les fouilles des préhistoriens et des antiquistes, les ouvrages et les articles parus dans les domaines les plus divers, les mémoires de maîtrise, les thèses d'état et de troisième cycle soutenus à l'Université de Provence. La délinquance, la marginalité féminine, la déchristianisation au XVIII^e siècle, la vie ouvrière à Toulon au XIX^e siècle, la féodalité provençale, bien d'autres aspects de l'histoire régionale sont ainsi présentés sous un jour neuf.

Son troisième intérêt réside dans la conception que François-Xavier Emmanuelli se fait de l'histoire. Tous ceux qui connaissent sa forte personnalité ne seront pas étonnés à la lecture de ce travail. Il est Corse et se définit lui-même sur la couverture du livre comme « s'intéressant particulièrement aux phénomènes de nationalités dans l'espace français ». Les titres des chapitres et des paragraphes disent très bien cette préoccupation : « la fin de l'histoire provençale », « l'ordre français », « la résistance », « le réveil provençal », « un peuple en sursis », « des Français de seconde zone »?... Ce qui intéresse François-Xavier Emmanuelli ce sont les destinées du peuple provençal et de la Provence dans l'espace français. Les premiers mots : « Voici bientôt cinq siècles que la Provence a été annexée à l'espace français. Cet événement historique est devenu extrêmement grave pour le peuple provençal du jour où la France a été pourvu d'un régime niveleur dont l'action est devenue culturellement dévastatrice depuis un siècle, sans que cette catastrophe puisse lui être entièrement attribuée ». Les premiers mots de la conclusion : « Aux moments cruciaux de son histoire, la Provence a toujours trouvé ses maîtres providentiels. Fascinées — avec quelque raison — par une culture supérieure, soumises à la tentation du pouvoir, ses élites incapables de soutenir leur civilisation, ont très tôt sacrifié à la divinité du Nord. Par mimétisme, par souci de promotion sociale, la population leur a emboité le pas ». La dernière phrase : « Le salut des cultures minoritaires passe-t-il par la désintégration de l'Etat mis en place en France il y a deux cents ans ? Il est permis de s'interroger ». Le sujet fait plus que l'intéresser, il le passionne. Son style, par moments, relève plus du pamphlet que de l'ouvrage d'histoire traditionnel. Ses formules sont parfois excellentes : « Aucune langue ne peut résister à l'inutilité, quelles que soient sa valeur et sa beauté. » A une époque où les particularismes régionaux sont à la mode et où la réforme régionale est à l'ordre du jour, ce livre vient à son heure. Il montre à quel point l'histoire est présente dans les débats d'aujourd'hui.

Les quelques réserves que l'on peut faire à son propos sont peu de choses.

— Il y a les inévitables erreurs : à la page 44, les Ariens, les disciples d'Arius, hérétiques des IV^e, V^e et VI^e siècles sont confondus avec les Aryens chers aux nationaux-socialistes allemands ; à la page 71, Arles a une superficie de 2 hectares (!) au bas Empire.

— Il y a une lacune regrettable. Aux pages 78-79, François-Xavier Emmanuelli insiste à juste titre sur l'une des originalités des villes provençales médiévales, la présence de fortes communautés juives. Or il oublie de signaler qu'aux cours des 15 dernières années du XV^e siècle, elles sont victimes d'une vague d'antisémitisme. Les Juifs sont expulsés et, en dehors du Comtat, il n'y aura plus de Juifs en Provence jusqu'à la Révolution.

— Par moments, on peut regretter le plan suivi. Pour le XIX^e et le XX^e siècle, la matière est partagée en 3 chapitres l'un est consacré à l'économie (ouverture et croissance économique), l'autre à la société (L'intégration dans l'espace français), ainsi l'industrialisation, le mouvement ouvrier et l'« ancrage à gauche » sont séparés. Il en va de même pour la période médiévale. Les aspects économiques et sociaux et les événements politiques sont traités les uns dans le chapitre VI, les autres dans le chapitre VIII, ainsi disparaît l'originalité du Moyen Age finissant.

L'intérêt de cet ouvrage pour les Provençaux de 1981 est de les amener à réfléchir sur leur passé pour mieux préparer leur avenir.

L. STOUFF.

Max-Philippe DELAVOUE, *Cantico për nosto amo roumano* (« Cantique pour notre âme romane ») et *Patrimòni* (« Patrimoine »), 2 vol. de 45 et 108 p., textes provençaux avec traduction française et illustrations photographiques, publications du Centre Régional de Documentation Pédagogique de Marseille, 1979 et 1981.

Parmi les multiples et diverses réalisations inspirées par la défunte « Année du Patrimoine », il serait souhaitable qu'un souvenir particulier s'attache, en Provence au premier chef, à deux initiatives du Centre Régional de Documentation Pédagogique de Marseille. A leur origine, la volonté d'illustrer quelques belles évidences, souvent trop négligées, l'idée par exemple qu'aux multiples sollicitudes entourant le fameux « patrimoine » (celles de l'historien et de l'ethnologue, du conservateur et du chercheur), il était tout à fait légitime d'adjoindre celle, complémentaire, du poète ; ou encore que, s'agissant en l'occurrence du patrimoine provençal, il importait que ce poète fût authentiquement provençal, dans son inspiration comme dans son expression. Au terme, deux ouvrages d'élégante facture, fruits d'une étroite collaboration entre le plus grand de nos écrivains actuels en langue d'oc, Max-Philippe Delavouët, deux enseignants-photographes, Claude Mourre et Richard Spinoza, et enfin les services techniques du C.R.D.P., sous la dynamique impulsion de l'Inspecteur d'Académie Jacques Saunier, actuel directeur de cet organisme.

Premier volet du diptyque, le *Cantico për nosto amo roumano* faisait partie, primitivement, de ces *Quatre Cantico për l'Age d'Or* (« Quatre Cantiques pour l'Age d'Or ») qui valurent à leur auteur le Prix Mistral 1951 et furent publiés, à l'époque, avec des lithographies d'Auguste Chabaud. Point n'est besoin de préciser que cette édition, à tirage très limité, était devenue depuis longtemps introuvable, comme d'ailleurs la collection du *Marsyas* de Sully-André Peyre, seule revue où ce texte ait été reproduit, en avril 1951. Texte fondamental ? On hésite quelque peu à l'écrire ici, tant une certaine critique provençale s'obstine encore à l'invoquer à tout bout de champ, réduisant ainsi la vaste esthétique de Delavouët à ce qui n'en est jamais qu'une composante parmi d'autres, à savoir son admiration pour l'art roman. Texte important néanmoins, d'abord parce qu'il s'inscrit dans une attachante trajectoire littéraire (avec notamment cet étrange schéma strophique, à mi-chemin entre le strophe mistralienne et celle, définitive, de tous les « grands » chants de Delavouët), et aussi dans la mesure où il couronne, pour ainsi dire, une série d'articles consacrés par l'auteur à l'art roman provençal dans *FE* (mars-avril 1952), *Reflets de Provence et de la Méditerranée* (septembre-octobre 1954), *Marsyas* (mai 1955) et *Lou Prouvençau*

à l'escolo (printemps 1974). Il est déjà infiniment précieux, pour la critique, de pouvoir recourir ainsi à des écrits parallèles, afin de mieux pénétrer la réflexion qui s'en est allée fleurir, sous des formes symboliques, dans le poème. Mais il est tout aussi important de disposer, surtout à propos d'une œuvre élaborée en référence à des monuments précis, d'un illustration photographique réalisée sous l'autorité directe du poète, même dans les limites d'une documentation à vocation première pédagogique. L'amateur éclairé y retrouvera, tout ou partie, le portail et le cloître de Saint-Trophime d'Arles, l'église fortifiée des Saintes-Maries-de-la-Mer, le fronton de Saint-Gabriel, la chapelle Sainte-Croix de Montmajour, ainsi que des vues témoignant d'une connaissance très poussée du sujet, comme le Christ de Barjols (p. 38), le porche de Notre-Dame de Brue-Auriac (p.17) et, en couverture, l'Adam et l'Eve de Notre-Dame de Nazareth, à Pernes. Ajoutons que, derrière le discours volontairement humble et appliqué du « cantique », se fait jour une conception assez subtile de l'art roman, défini en quelque sorte comme l'art du respect — respect du lieu auquel l'édifice doit s'intégrer, respect de la matière utilisée (la pierre devant rester pierre), respect de l'ordre divin, par opposition au gothique, art de barbares, du diable à la limite. Agréable autant que suggestif, ce petit livre, on le voit, a sa place sur le rayon « roman » de toute bibliothèque provençale, à côté des « sommes » de J.-M. Rouquette et de G. Barruol, des études spécialisées de V. Lassalle et d'A. Borg (tous ouvrages analysés par P.-A. Février dans *Provence historique*, fasc. 98 et 112), et aussi, signalons-en l'existence au passage, des très utiles *Evocations de la Provence médiévale*, plusieurs séries de diapositives avec livrets explicatifs, réalisées en 1978 par J. Sourris, sous l'égide du même C.R.D.P. de Marseille, et dans lesquelles l'aspect artistique tient une place prépondérante.

Le second volume, *Patrimòni* (« Patrimoine »), est un splendide album de grand format, orné de 74 photographies et qui a, de surcroît, le charme d'une typographie et d'une mise en pages remarquables. Il s'ouvre par une longue préface, intitulée *La dicbo dou vièi Granouïen* (« le dire du vieux Gransois »), où Delavouët, en une belle prose provençale savamment cadencée, s'attache à promouvoir l'idée d'un patrimoine non point superficiel, abstrait, désincarné, limité à quelques banalités interchangeableables, mais au contraire en profondeur, avec tout ce que cet ancrage implique de rigueur géographique et linguistique. Ainsi une ville, un village — en Provence surtout — constituent déjà un monde à peu près inépuisable ; et sitôt que se pose la question du verbe, la communion absolue requiert évidemment le recours au langage « qui ne trahira pas les choses », « avec ses mots concrets portant la nourriture de l'idée, langue poussée peu à peu en même temps que le jardin pour coïncider avec lui d'une façon tellement profonde et tellement irremplaçable qu'Adam qui sans cesse renaît n'en a nulle autre pour tout nommer des racines aux ramilles ». Sans doute une telle prise de position n'était-elle pas inutile à l'heure où, par l'effet de publicités curieusement convergentes, on accrédite de plus en plus, dans l'esprit du grand public, l'idée que quelques œuvres régionalistes, d'expression française, peuvent tenir lieu de littérature provençale. Mais elle a aussi l'avantage de rappeler que la langue d'un pays fait partie intégrante de son patrimoine, qu'elle est probablement la partie la plus vivante, également la plus fragile et donc la plus digne de soins : convenons, malheureusement, que les langues régionales ont, en fin de compte, assez peu bénéficié des efforts déployés l'an dernier. Un livre comme *Patrimòni*, justement, ne peut qu'aviver des regrets sur ce point, avec son constant contrepoint entre, d'une part, les fragments de poèmes provençaux et, de l'autre, les photographies des lieux

dont ces passages, très exactement, se sont inspirés. Déjà, dans son *Van Gogh le mal aimé* (Lausanne, 1969), M.-E. Tralbaut avait publié, en regard des toiles de Van Gogh, les photographies des mêmes paysages prises de l'endroit précis où le peintre avait installé son chevalet. Nous sont offerts ici, de manière analogue, le lavoir évoqué dans telle strophe du *Blasoun de la Dono d'Estieu* (« Blason de la Dame d'été ») et la charrette, « aux bras de naufragés » plongeant dans les ronces, du *Lusernàri dòu Cor flecha* (« Lucernaire du Cœur fléché »). Successivement, Grans, la vallée de la Touloubre, la Crau, Arles, Aigues-Mortes, Marseille et sa rade défilent sous nos yeux, devenant dans le texte, par une lente décantation emblématique, « le village », « la rivière », « la plaine », « la ville sur le fleuve », « la tour », « la mer et le port ». A tout cela vient encore s'adjoindre, pour les fidèles de la poésie provençale contemporaine, un petit goût de mystère, puisque les ultimes citations de *Patrimòni* ne proviennent pas, comme toutes les autres, des trois volumes de *Pouèmo* que Delavouët a déjà publiés (édit. Corti, Paris, 1971-1977), mais du recueil suivant, encore inédit — façon élégante de nous rappeler, en dernier lieu, qu'il est toujours des parts de patrimoine à venir, peut-être même à mériter.

Claude MAURON.

COLLABORATEURS DE CE NUMERO

Michel CHRISTOL, U.E.R. d'Histoire, Université de Paris I.

Louis STOUFF, U.E.R. d'Histoire, Université de Provence, Aix.

Jacques ROSSIAUD, U.E.R. d'Histoire, Université de Clermont-Ferrand.

Jean BOYER, 62 bis, avenue J.-B. Clément, 92100 Boulogne-Billancourt.

Gérard GANGNEUX, 41, Plaine Fleurie, 38240 Meylan.

Solange PEREZ, C.E.T., 84600 Valréas.

Paul ALLARD, Département de Sciences Humaines, Luminy, Université d'Aix-Marseille II.